

gistrats, témoins attentifs de ces désordres, avaient-ils récemment opéré l'arrestation préventive du gérant d'un journal de Lyon, le Peuple Souverain. La presse excitée à son tour par les délibérations des sociétés secrètes, avait secoué son frein et franchi ses digues.

En face d'un pareil débordement, jusque la peut-être sans exemple, la répression légale demeurait impuissante, et la société, attaquée au cœur, se voyait réduite à attendre, non sans de graves inquiétudes, le jour où une attaque contre elle, à force ouverte, la réveillerait de son incroyable torpeur.

Les événements d'Italie vinrent engager enfin une partie si souvent annoncée, si souvent remise. Sous le prétexte que, par notre intervention, la Constitution française était violée, une conspiration se forma pour la détruire.

Le 4 juin, dès le matin, le départ inattendu d'un régiment où l'esprit de révolte avait fait quelques adeptes, avait été l'occasion d'une tentative habilement déjouée. Le 2^e régiment d'infanterie légère, caserné au fort Lamoignon, où se trouvaient concentrées les armes et les munitions de guerre de la garnison, avait promis, disait-on, de livrer le fort aux insurgés.

Le départ inopiné, déjouant les combinaisons, avait jeté quelque hésitation dans les esprits. Mais il était trop tard, et l'on s'était trop avancé pour qu'il fût permis, sans péril, de revenir en arrière.

Cet ordre du jour portait que les comités étaient fusionnés; que les frères de chaque société étaient tenus d'entrer dans leurs bureaux ou loges respectifs, pour remplir un devoir de patriotisme et rester en permanence jusqu'à nouvel ordre.

La mise en accusation du président et de son ministère, y était-il dit, a été réglée à une petite majorité. Mais cela ne prouve pas que leur victoire soit assurée, car elle est dans nos mains; car nous pouvons prendre l'initiative sous peu.

Passant aux détails d'exécution: 1^o de prendre le télégraphe; 2^o l'hôtel du général; faire sauter le général en chef, s'il oppose de la résistance; 3^o la Préfecture, et tenir au secret le préfet; 4^o le Palais-de-Justice et l'Hôtel-de-Ville.

Tel était le programme qui traçait à chaque patriote son devoir.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE.

Ce matin, à sept heures, le thermomètre était à 7 degrés au-dessous de zéro.

M. de Lapeyrouse, nommé préfet de l'Ain, est descendant du célèbre amiral de ce nom, et gendre du général Montholon qui suivit Napoléon à Sainte-Hélène.

M. de Lapeyrouse n'est pas sans relation de parenté avec notre pays. Mme de Lapeyrouse est petite-fille de la femme de l'illustre Joubert, de Pont-de-Vaux.

M. de Lapeyrouse, ancien lieutenant de vaisseau, est, dit-on, un homme instruit et ferme, habitué à l'ordre et à la discipline; père d'une intéressante famille de cinq enfants.

M. de Lapeyrouse habitait Montpellier.

ANNONCES DIVERSES.

AVIS. Un homme marié désire une place de Portier. S'adresser, pour les renseignements, à M. Favier, tailleur, rue Sala, n. 14. 1242

AVIS. Aujourd'hui que la Chaussure en caoutchouc a été éprouvée, tout le monde a reconnu sa supériorité incontestable sur les autres chaussures: elle est très élégante, très souple, parfaitement imperméable et très chaude.

On se charge des accommodages aux Chaussures caoutchouc. 1256

Reine Marguerite.

Nouvelle collection sous pareille qui a défilé et fait

M. le général Gemeau vient d'interdire dans toute la 6^e division militaire le colportage d'un journal imprimé à Genève et intitulé: l'Alliance des Peuples.

Trois individus non munis de l'autorisation nécessaire au colportage, ont été arrêtés pour être délégués à l'autorité judiciaire.

Le 17 novembre, Mgr l'évêque de Belley a béni la ferme-école de Pont-de-Veyle, établie dans la terre de M. de Parseval.

Mgr Devie a félicité les habitants du nouvel établissement de la carrière qu'ils embrassaient; il les a encouragés en leur développant les avantages de l'agriculture sur les autres professions; il a parcouru les beaux enseignements que donnent à l'homme qui cultive la terre les êtres innombrables qui germent dans son sein, qui croissent et vivent à sa surface. Pour l'agriculture, le champ le plus rétréci, aussi bien que l'univers immense, est un temple magnifique où tout ce qu'on foule aux pieds, qu'on a sur la tête, qu'on touche de la main, qui attire les regards, qui frappe les oreilles, qui tombe sous les sens, instruit de la bonté, de la toute-puissance des infinies perfections de Dieu.

La commune de Saint-Antoine-d'Ouroux vient de jouir d'un spectacle qui prouve que les bonnes et vieilles coutumes n'ont pas encore perdu tous leurs partisans et leur prestige.

Dans cette commune, appartenant au département du Rhône, et limitrophe du département de Saône-et-Loire, habitent les époux Ruet, réunissant sur leurs têtes près d'un siècle et demi; ils viennent de célébrer l'anniversaire de leur mariage, après cinquante-trois ans d'union. Les deux septuagénaires, encore verts, auteurs d'une postérité que Jacob eût enviée, venaient implorer de nouveau la bénédiction du Très-Haut, dans une messe nuptiale dite par leurs petits-fils.

Un de leurs neveux, prêtre aussi, a voulu donner sa bénédiction à ce couple patriarchal. Deux autres vieillards qui comptaient de même cinquante années de mariage sont venus se joindre aux premiers.

Rien n'était touchant comme de voir ces quatre têtes blanches se courber sous les mains des deux jeunes prêtres émus jusqu'aux larmes.

Après cette bruyante promenade, on vint prendre place à un banquet splendidement servi, où bœufs, veaux et montons, circulant sous toutes formes, rappelaient à l'esprit de chacun les célèbres noces de Gamache. Là, le digne chef de famille, droit et vigoureux comme un poulpeur de cent ans, entonnant d'une voix vibrante et juste, quelques tendres refrains de son jeune âge, donna l'élan aux chansons joyeuses qui se succédèrent rapidement au milieu des fumets d'un vin généreux.

Enfin on passa tout naturellement à la danse qui devait clore gaiement la fête. Les époux Ruet ouvrirent le bal par une danse locale, qu'ils exécutèrent d'un bout à l'autre sur un seul pied.

Après cette bruyante promenade, on vint prendre place à un banquet splendidement servi, où bœufs, veaux et montons, circulant sous toutes formes, rappelaient à l'esprit de chacun les célèbres noces de Gamache. Là, le digne chef de famille, droit et vigoureux comme un poulpeur de cent ans, entonnant d'une voix vibrante et juste, quelques tendres refrains de son jeune âge, donna l'élan aux chansons joyeuses qui se succédèrent rapidement au milieu des fumets d'un vin généreux.

Enfin on passa tout naturellement à la danse qui devait clore gaiement la fête. Les époux Ruet ouvrirent le bal par une danse locale, qu'ils exécutèrent d'un bout à l'autre sur un seul pied.

M. GOMMET, prie les amateurs qui ne sont pas inscrits pour cette riche collection, qu'il livre au commerce pour la première année, qu'ils peuvent lui en faire la demande, chez lui, au Bon Jardinier, rue Grenette, 36, à Lyon.

Collection complète, avec la notice pour la culture de ses fleurs, 5 fr. Giroflées quarantaine, 35 variétés en 55 paquets, 5 fr. 1259

NOUVELLE LIGNE RÉGULIÈRE Du Havre à New-York. Départs le 16 de chaque mois. TARIF A FRET RÉDUIT. Le service de cette ligne, dont les départs auront

Enflammée par un tel exemple, la jeunesse, désireuse de sauver l'honneur de son âge, se mit alors à exécuter la bourrée et le huit jusqu'au lendemain.

On demande un professeur de langue allemande pour donner des leçons. S'adresser au bureau du Journal.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DU 28 NOVEMBRE, Par BERTHOLOT, opticien, quai des Célestins, 48.

SEPT HEURES DU MATIN. — Thermomètre, 7 degrés au-dessous de zéro; Baromètre, 747 d.; Hygromètre, 80 d.; Vents, Nord; Ciel, beau. — Hauteur des rivières: Rhône, 3 m. 0 c.; Saône, 2 m. 80 c.

BOURSE DE PARIS DU 27 NOV. 1849. (Corr. part.)

La rente a été inactive pendant toute la Bourse; mais les cours se sont maintenus assez fermes. L'approche de la liquidation va sans doute provoquer, ces jours-ci, un mouvement sur la rente pour la réponse des primes.

Trois pour cent. . . 57 15 Banq. de France. 2400 ..

Chemins de Fer. Saint-Germain. . . Amiens-Boulog. . . Versailles, r. dr. 210 . . . Orl.-Eureaux . . .

A l'occasion de la consécration de l'église St-Paul, à Nîmes, le poète Rebol, ancien représentant du peuple à la Constituante pour le département du Gard, a composé des vers empreints de l'inspiration catholique.

À Saint-Paul. Toi qui pus contempler la demeure éternelle. Même avant que la mort l'eût frappé de son aile, Apôtre que la foudre a marqué de son feu.

Eloigne de nos murs la main du sacrilège; Auprès du Dieu vivant que ta voix les protège; Son symbole n'est pas de plus ferme soutien.

Des révolutions, longs tourments de l'Empire, Que le flot destructeur à ces portes expire! Ces vœux sont pour nous un autre firmament.

Que jamais sous ces nefs, jamais sur leurs décombres L'abandon et l'oubli ne projettent leurs ombres; Que l'oiseau ténébreux n'y vienne point crier;

Prie enfin que toujours il accorde à ce temple, Des prêtres dont la vie enseigne par l'exemple; Et que pour consacrer le froment immortel, Offrir le sacrifice à l'infinie merite,

Des révolutions, longs tourments de l'Empire, Que le flot destructeur à ces portes expire! Ces vœux sont pour nous un autre firmament.

Que jamais sous ces nefs, jamais sur leurs décombres L'abandon et l'oubli ne projettent leurs ombres; Que l'oiseau ténébreux n'y vienne point crier;

Que le dernier chrétien puisse encore y prier!

Des funèbres tissus du lierre, des épinés, Oh! tu préserveras ces figures divines

Qu'un art miraculeux alla chercher au ciel! Ce type immaculé des vierges et des mères, Cet esclave et ce roi dévouant leurs misères

Lorsque nos magistrats viendront, sous ces portiques, Implorer le Seigneur pour des douleurs publiques;

Si la guerre civile ou quelque autre fléau Fondait sur la cité pour châtiment son crime,

lieu à jour fixe, sera fait d'abord par quatre navires, savoir: Seine, capitaine Williams, 1,200 tonnaux.

Sirop Phléntérique. DE BOUCHU DE ST-MARTIN, MAÎTRE EN PHARMACIE ET DOCTEUR MÉDECIN.

Contre les Irritations et les Phlegmasies chroniques des voies digestives, approuvé par l'Académie de Médecine de Paris, et autorisé du Gouvernement.

Le Sirop Phléntérique guérit radicalement la gastrite chronique, les spasmes et les crises

Et quand la fin du jour doublera leur mystère, Sous la lampe qui pend et brûle solitaire, Image d'un soleil qui ne mourra jamais,

Car, hélas! les esprits sont brûlés par la fièvre; Quel prophète verra purifier sa lèvre, Pour que dans son chemin l'homme soit ramené,

Ah! la plaie est profonde et croît sous le remède. O Paul! la tribu sainte a besoin de ton aide;

En vain ton ennemi te tua en espérance, Tu vivras, pour le monde et surtout pour la France,

En vain ton ennemi te tua en espérance, Tu vivras, pour le monde et surtout pour la France,

Cours des Marchandises, du 28 novembre, constatés par les Courtiers de commerce. HUILE DE COLZA BRUTE. Disponible brut, 109.

CONDITION DES SOIES du 28 Novembre. Nombre des ballots entrés à la Condition: 62. Grèges . . . 10

BOURSE DE LYON DU 28 NOVEMBRE 1849

Table with columns: COMPART, LIQ. DE 50 N., DE 45 DÉC. Rentes: 5 0/0, 89 70; 5 0/0 (coup.), 89 60; 5 0/0 Piém. (j. de juil. 49), 83 05.

De tous les donatrices, il en est peu qui jouissent d'une efficacité plus constante que l'Eau Désirade, qui ne se borne pas à blanchir les dents, mais les préserve de l'action rongeanse du tartre,

Le Gérant, HONORAT

de l'estomac, la toux sèche, la coqueluche, les maladies vermineuses chez les enfants, les vomissements nerveux, les coliques, les diarrhées muqueuses, sanguinolentes, les dérangements chez les femmes et les bouffées de vapeurs.

POMMADE DU BARON DUPUYTREN, composée par Mallard, pharmacien à Paris. Cet agréable cosmétique, par ses propriétés toniques, arrête promptement la chute de la chevelure,

LYON. — Imprimerie de GUYOT, rue de l'Archevêché,

29-9-1849

Un de nos amis, qui a connu Mme Récamier, a bien voulu, à notre demande, détacher de son portefeuille quelques notes qui concernent notre célèbre compatriote et qui n'étaient point destinées à être publiées. Nous ne doutons pas du plaisir qu'éprouveront nos lecteurs à connaître ces détails intimes.

Vous paraissez désirer, cher ami, que je vous fasse part de mes souvenirs sur la personne remarquable que nous venons de perdre, sur la femme illustre qui, placée en dehors de tous les événements de ce siècle, y a pourtant été mêlée par la puissance de sa beauté, la noblesse d'une nature généreuse et le charme irrésistible de ses manières. Je le veux bien, car rappeler ceux qu'on a aimés, c'est les faire revivre, c'est tromper ses regrets, en évoquant leur douce présence, c'est anticiper sur l'immortelle vie où nous devons la rejoindre, surtout lorsque, comme Mme Récamier, après avoir fait le bien partout et toujours, on s'est endormi dans le sein de Dieu avec toutes les espérances de la foi. Mais je crains de mal répondre à votre désir, car pour pouvoir redire les mille faits d'une existence toujours honorable, il faudrait comme le plus cher de mes amis, auquel j'ai dû uniquement, car à quel titre m'y serais-je présenté, d'être reçu là où les illustrations du génie, de la gloire ou de la naissance avaient seules le droit d'être admises; il faudrait, comme Ballanche, avoir vécu toujours dans cette intimité charmante, où voir et entendre c'était estimer et aimer. Je n'avais donc aucun titre pour être admis dans le salon de Mme

Récamier, et même j'avais, dans une sauvagerie qui n'est souvent qu'un orgueil déguisé, refusé à M. de Montmorency de lui être présenté pendant l'exil de ces deux nobles créatures, à Lyon. Je pensais alors que la femme la plus estimée et même la plus heureuse, est celle dont on parle le moins, et que les honneurs publics, décernés au talent et à la beauté, convenaient peu à la nature timide et modeste de son sexe. Cette opinion, je la conserve encore dans ma vieillesse, et je sais que Mme Récamier elle-même, la partageait dans les derniers temps de sa vie, où elle exprimait ses regrets du bruit et de l'éclat qui l'avaient remplie. C'est alors que commence, pour Ballanche et pour elle, une affection toujours pure et qui n'a fini qu'avec eux. C'est peu après, en 1814, qu'appelé, malgré des refus multipliés, à faire partie de la légation française en Espagne, j'eus le bonheur d'obtenir l'intérêt de l'héroïne de Bordeaux, qui treize ans après, en 1828, vint s'asseoir à ma table pour me rappeler mon dévouement des Cent-Jours. Et l'on a pu s'étonner depuis, de mon indignation, lorsqu'on m'offrit de servir le pouvoir établi en 1830, et qui devait tomber frappé par la justice de Dieu!

Destitué en 1819 pour m'être montré chrétien, je vins consacrer à Ballanche, alors malade, toute ma tendresse et tous mes soins, je retrouvai là Mme Récamier auprès du lit de souffrance de mon ami dont l'état devint alarmant. Le docteur me pria de la faire s'éloigner, parce qu'une crise prochaine pouvait amener la mort. Non, monsieur, me dit-elle, non, je ne dois point quitter cette place, M. Ballanche m'a donné trop de preuves de dévouement pour que je l'abandonne dans un si grand danger, et elle pleurait! Tout absorbé que j'étais par ma propre douleur, je fus frappé des larmes que je voyais répandre, car Mme Récamier ne m'apparaissait encore que comme une sorte de divinité qui recevait de haut les adorations,

sans partager les sentimens qu'elle inspirait; cette belle statue sait pleurer, me disais-je, et dès-lors je ressentis pour elle une tendre admiration, tant je lui savais gré d'aimer comme moi mon ami. Celui-ci que la crise avait sauvé, apprenant que Mme Récamier avait renvoyé sa voiture et ses gens, me pria de la reconduire à son hôtel de la rue d'Anjou-St-Honoré. Je consentis sans peine à ce que j'allais demander comme une faveur, et nous fîmes à pied elle et moi, le long trajet que nous avions à parcourir. Pendant ce trajet, soit que mes préventions eussent été devinées, soit plutôt qu'elle cédât à sa nature gracieuse et bienveillante, elle fût d'une parfaite simplicité, et m'invita à ses soirées lorsque je pris congé d'elle. Quelques jours après je me présentai dans la journée, et je fus introduit dans le salon où je l'attendais, lorsqu'on annonça M. de Châteaubriand, qui parut embarrassé, causa peu quand Mme Récamier fut rentrée; puis il sortit. Or, moi pauvre, j'avais fait peur à ce grand génie qui m'avait pourtant consacré quelques lignes dans le *Conservateur*, mais alors il ne me reconnut pas.

Vers le même temps, une confiance trop honorable et trop grande ayant ruiné M. Récamier, le modèle des hommes de bien, et qui était fort bon pour moi comme M. Bernard son beau-père, comme M. Simonen leur parent, Mme Récamier vendit son hôtel, et alla chercher un logement à l'Abbaye-au-Bois qu'elle a rendue si célèbre. Elle me proposa un jour d'aller avec elle voir son nouvel appartement qui n'était pas le premier qu'elle a occupé depuis et qu'habitait alors M. Frayssinous, il fallait monter trois étages par un escalier étroit et difficile; pour moi, me disait-elle, cela ne me fait rien d'habiter là; mais croyez-vous que mes amis m'y suivent? car mes amis, c'est ma vie; et peut-être allez-vous me blâmer, mais je ne puis me passer de cet entourage dont je me suis fait une douce

habitude. Ma réponse, tout le monde l'aurait faite; mais avec sa bonté ordinaire, elle pensait aux personnes que cette ascension pourrait fatiguer et aux moyens de leur en aplanir les difficultés. L'âge et l'embonpoint de la duchesse de Luynes l'occupaient surtout, et elle l'eut particulièrement en vue, en faisant placer au second étage un tabouret garni, afin que cette dame pût se reposer en montant. — C'est là que j'ai vu, avec mes amis, Dugas-Montbel, Ampère, Camille Jordan, Ballanche et de Gérando, que j'ai vu Benjamin-Constant au sourire voltairien, le marquis de Cetelan, ancien parlementaire, quelque peu janséniste, les ducs de Laval, de Montmorency, de Noailles, de Doudeauville, de Larochefoucault; puis Brillat-Savarin qui a imaginé, dans sa *Physiologie du goût*, de transformer en gourmande sa belle cousine, à propos de l'omelette au thon de son pasteur. Ne croyez pas un mot de cela, me dit-elle, il n'y a de vrai qu'une visite au curé pour lui recommander un pauvre.

Lemontey, mon spirituel compatriote, eut la très mauvaise pensée de blâmer un jour en termes fort vifs la piété d'un des amis de Mme Récamier. Celle-ci s'animait pour défendre un absent et lorsque Lemontey fut parti, elle s'excusa auprès de moi de la vivacité de sa réponse: C'est que je ne puis pas souffrir qu'on dise du mal de personne, et encore moins qu'on calomnie un homme de bien qui n'est pas là pour se défendre. C'est la seule fois que j'ai vu Mme Récamier sortir de sa douce tranquillité, mais son indignation était trop honorable pour pouvoir l'en blâmer. — La reine de Suède, la princesse Bagretein, les duchesses de Luynes, de Broglie, de Raguse et d'Abrantès, Mmes de Barante et de Boigne entr'autres, et plus tard Mme la comtesse de H***, l'auteur de la délicieuse légende de *l'Ame exilée*, ajoutaient, avec bon nombre d'étrangers de distinction, au charme de ces soirées où je me tenais à l'écart pour écouter et admirer. Ainsi, pen-

dant mes différents séjours à Paris, j'ai pu voir à l'Abbaye des illustrations de toute l'Europe.

Dans l'été de 1820, je fus invité par M. de Montmorency à passer quelques jours au Val-de-Loups, qu'il avait acheté de M. de Châteaubriand, et que possède aujourd'hui M. le duc de Larochehoucault, son gendre. Mme Récamier y passait la belle saison avec Ballanche, alors convalescent. Il y eût là une douce vie d'intérieur pleine de charme et de simplicité. Le jour, nous faisons des promenades dans le parc, vers les bois de Verrières. C'est dans l'une de ces promenades que Mme Récamier me dit tout le prix qu'elle attachait à la société de ses amis, quant ils ne réclamaient pas d'autre titre, autrement, ajoutait-elle, je suis obligé de rompre avec eux, et, à présent même, je m'occupe d'en ramener deux à la raison. Le soir, nous lisions, non des romans, mais des livres d'histoire, ou bien on faisait de la musique. Je me souviens qu'après avoir chanté une romance qui lui plut, Mme Récamier me dit : Je veux vous en apprendre une déjà ancienne, mais qui ira bien à votre voix ; et pour joindre l'exemple au conseil, elle commença l'air de

Charmant ruisseau, le gazon de vos rives.

Je ne pus, en l'entendant, dissimuler mon étonnement. — Eh bien ! que dites-vous de ma voix ? — Que c'est la seule chose qu'on ne puisse louer en vous. Et en effet, le timbre délicieux de la voix parlée, timbre que je n'ai retrouvé que dans celui de Mlle Mars, disparaissait tout-à-fait dans le chant, par suite d'un travail forcé qui l'avait brisé dans la jeunesse. — C'est au Val-de-Loups que Mme Récamier, me dit un jour : Je vais faire en rentrant ma correspondance royale. En effet, elle répondait aux lettres du prince régent d'Angleterre, du prince royal de Prusse et du roi de Suède ; car les rois aussi étaient sous le charme de la beauté,

et les journaux nous apprenaient naguère un secret qu'ils auraient dû respecter.

Revenu à la ville, je trouvai un soir Mme Récamier, seule à son piano, la fenêtre ouverte sur le jardin de l'Abbaye, dont la brise lui apportait les parfums. — Je connais, me dit-elle avec bonté, la musique que vous aimez : écoutez. « Alors elle me fit entendre une de ces mélodies qui bercent l'âme dans de douces rêveries et qui s'harmoniait avec la tremblante lumière de la lune éclairant seule, cette petite scène d'intérieur. Puis elle me parla de mon séjour en Espagne et me demanda comment j'avais fait pour exercer une influence sur Ferdinand VII et conserver de bons rapports avec les personnages puissants que je voyais ?

— En étant plus fier qu'eux, madame, le roi compris, et je citai quelques faits à l'appui.

— Vous avez très bien fait, monsieur, et je pense comme vous.

M. de Montmorency vint dans ce moment et nous demanda de quoi nous parlions ? — Des grands seigneurs, répondit madame Récamier avec une certaine chaleur, qui mesurent les services, non par leur importance, mais par le rang des personnes. Monsieur, dit-elle en me montrant, et M. de Montmorency le savait bien, a joué sa vie pour la cause du roi ; qu'a-t-on fait pour lui ? Noble, on l'eût comblé d'honneur... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici. Et pourtant M. de Montmorency était du petit nombre de ceux qui savent encore porter leur nom, et il écoutait avec bonté des choses peut-être difficiles à entendre. — M. le comte de B**, lui dis-je un jour, qui n'a fait que signer le travail que je rédigeais, a été nommé successivement colonel, chevalier de Saint-Louis, et plus tard préfet ; moi, dont le nom n'est pas précédé d'un titre, j'ai été chargé d'un arrondissement !

— Vous n'avez pas demandé plus.

— C'est vrai. Je me suis borné à parler pour les

autres, parce qu'il y en a dont le devoir était de parler pour moi. M. de Montmorency étant devenu ministre, je craignis d'avoir l'air d'un solliciteur, et je cessai mes rares visites. Il s'en plaignit à moi, un jour que je le rencontrai : il blâma ma fière délicatesse et ajouta : « Venez au moins à l'Abbaye où je pourrai vous voir ? » Je le veux bien, répondis-je, sans réflexion, mais avec plus de raison que de convenance, car l'Abbaye est un terrain neutre où le mérite est roi et où le grand seigneur s'appelle Ballanche et non Montmorency. Là malgré cette boutade qui ne fut pas la seule et que je me suis souvent reprochée, il est demeuré bon pour moi, et sa belle et noble figure a toujours conservé la bienveillance qui était sa nature et qui respire encore dans le beau portrait original de Caminade, que j'ai le bonheur de posséder et qui est là devant moi pendant que j'écris.

Un nouveau ministre ayant voulu réparer l'injustice dont j'avais à me plaindre, je fus envoyé en Auvergne. Mme Récamier désira savoir, avant mon départ, quelle était mon opinion sur elle. — Deux simples observations, madame, vont vous la faire connaître. Les femmes, blessées de votre supériorité, ont dû rechercher avec soin ce qui, chez vous, pouvait donner prise à la médisance, afin d'adoucir le mal fait à leur amour-propre. Or, aucune femme n'a pu articuler contre vous un fait blâmable ; donc il n'y en a pas à vous reprocher. Ensuite je vois dans votre salon des amis de tous les temps, et j'en conclus qu'il n'ont été que vos amis. Des rivaux ne vivent pas si bien ensemble. Elle sourit à un jugement qui parut lui plaire, sans doute parce qu'il était vrai.

C'était peu de temps avant mon départ que Mme Récamier, en allant voir des pauvres, fut abordé epar une mère de famille qui demandait des secours. — Venez chez moi, je m'occuperai de faire placer vos enfants, et elle donna son adresse en se nommant. — Quoi !

s'écria la pauvre femme, en entendant le nom de sa bienfaitrice, vous seriez la belle Madame Récamier ! Ainsi la célébrité de la beauté était descendue jusque dans les dernières classes de la société, et cet hommage si imprévu, si spontané ne fut pas sans charme pour celle qui en était l'objet et qui certainement en jouissait encore en me le racontant.

Elle éprouva aussi une naïve joie lorsqu'en lui parlant de l'héritier d'un grand nom, mort jeune, et que son nom aurait écrasé, elle me dit : « Mais je lui trouvais pourtant de l'esprit à ce jeune homme ! Il est vrai qu'il était devenu amoureux de moi, et je l'écrivis à son père qui me répondit : « Je ne suis point étonné de l'amour d'Henri pour vous, madame, c'est le sort de toute la famille :

« Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

Dans une de nos conversations, nous vîmes à parler d'une de ses amies que j'avais connue dans ma jeunesse, et qui, en 1815, me mit en rapport, presque malgré moi, avec Mme Krudner qui exerçait alors une si grande influence sur l'empereur Alexandre.

Mme de Krudner était à la mode, et tout le grand monde se faisait un devoir d'assister aux prières que le ministre Empaytez, devenu catholique, prononçait chez elle et auxquelles l'empereur de Russie assistait souvent. Après cette séance, que je trouvai déplacée, je me disposais à sortir avec Dugas-Montbel et Benjamin-Constant, lorsque l'amie de Mme Krudner me retint en me disant qu'elle avait parlé de moi, que j'étais fait pour comprendre une pareille femme et qu'elle allait me présenter ; je cédai. La lecture du roman de *Valérie*, écrit à Lyon, sur les bords de la Saône et qui n'était que l'histoire de l'auteur, m'avait expliqué l'illustré prêtresse que je venais d'entendre après le ministre. C'était toujours Valérie, mais Dieu pour elle avait remplacé Gustave, et pour lui donner le toni-